

...Vers une Foi Adulte

Le travail de l'Esprit

En cette Pentecôte, que notre foi, à l'exemple de celle des Apôtres, soit communicative ! Que notre **Diocèse en fête** puisse mobiliser tous nos frères et sœurs dans la foi, à l'image des Confirmants, et que chacun puisse prendre à son compte la prière de Charles de Foucauld, :

« Mon Père, je m'abandonne à toi, je mets ma vie entre tes mains ; que ta volonté se fasse en moi, je ne désire rien d'autre, mon Dieu ! ».

De fait, nous sommes tous invités à nous impliquer davantage dans la vie de l'Eglise d'aujourd'hui.

Le groupe « Recherche Avenir », en quête d'une nouvelle organisation des paroisses diocésaines, remettra bientôt ses propositions au Père Garnier ; et celles-ci vont demander « une réelle conversion de nos mentalités ». Puisse ce bulletin de Pentecôte - modestement- y contribuer ! L'avenir de notre Eglise en dépend. Que l'Esprit Saint nous aide !

Quel avenir pour l'Eglise ? Cette interrogation, on la retrouve dans le récent ouvrage de Monseigneur Joseph Doré, ancien Archevêque de Strasbourg, « à cause de Jésus ! POURQUOI JE SUIS DEMEURE CHRETIEN ET RESTE CATHOLIQUE ».

Le présent bulletin en rend compte et reprend, à sa manière, plusieurs des points traités :

Merci au Père Michel Castro et à André Gounelle d'énoncer leur conception de l'autorité au sein de l'Eglise, de la collégialité et de la co-responsabilité.

Merci à Alban Gautier de témoigner de la réserve que doit garder un professeur d'université croyant face à ses élèves, quand bien même les sujets s'y prêteraient.

Merci à Eric pour le récit de sa Veillée Pascale à Bethléem,

Merci à MCL, notre « accompagnatrice », pour ses propositions quand nous sommes dans la nuit...

Et ne manquez pas d'acheter pour les jeunes (c'est-à-dire pour vous, pour nous tous !) la Bible, ZeBible. C'est un pavé de 2350 pages, mais si facile d'accès !

Bonne Pentecôte, bon été !

Yves



« Au pied de la croix, rien ne nous divise », dira Mgr GARNIER, en débutant la Célébration du Vendredi Saint, en l'église Saint Michel, de Valenciennes.

22 avril 2011.. 20h.

« El Messir cam ! »

De notre pèlerinage en Israël avec la Communauté du Verbe de Vie, du 13 au 25 avril dernier, je voudrais partager deux souvenirs très marquants pour moi :

Le désert. :

Notre pèlerinage commença par 3 jours dans le désert du Neguev. Comme le dit Charles de Foucauld : « *Il faut passer par le désert et y séjourner pour recevoir la grâce de Dieu.* »

Cela, nous avons pu le vivre durant les marches (dans les gorges d'Ein Avdat ou dans le désert du Maktesh Ramon ou du Maktesh Ha Ga Dil) ou durant les temps de méditation de la Parole de Dieu au milieu de nulle part, assis dans le creux d'un rocher ou à l'ombre d'un buisson; temps d'émerveillement aussi devant les œuvres de Dieu, contemplant quelques fleurs isolées au milieu de ces vastes étendues où quelques oiseaux venaient quêter un peu de nourriture.

Oui, le désert est vraiment le lieu où Dieu se révèle, où il vient visiter le cœur de son peuple, le cœur de chacun de ses enfants, Il vient parler à chacun au plus profond de lui-même.

Je comprends mieux maintenant ces paroles « *Je vais l'emmener au désert et je parlerai à son cœur* » *Osée 2, 16.*

La Vigile Pascale:

Après avoir célébré le Jeudi Saint à l'Ecole Biblique et Archéologique Française de Jérusalem et le Vendredi-Saint chez les bénédictines du Mont des Oliviers, je me réjouissais à l'idée de célébrer la Vigile Pascale au monastère olivétain d'Abu-Gosh.

Mais les circonstances ont fait que le Samedi-Saint, je suis resté à Bethléem alors que le groupe était parti pour Jérusalem.

Je me rends donc à l'église Sainte-Catherine (église paroissiale de Bethléem qui jouxte la basilique de la Nativité). J'arrive plus d'un quart d'heure avant l'heure de la célébration, l'église est déjà quasiment pleine. J'accepte la feuille que l'on me tend, entièrement rédigée en arabe ...un laïc parle au micro ...en arabe. Je réalise alors que j'ai oublié mon « Prions en Eglise » et que toute la célébration risque d'être également en arabe... Je prends donc place à côté d'une vieille dame palestinienne; un monsieur, palestinien également, vient s'asseoir à ma droite.

Me voilà donc « immergé » au milieu d'une assemblée dont je ne connais pas la langue mais venue, comme moi, célébrer la résurrection de son Seigneur.

Heureusement, la liturgie est de rite catholique romain; je peux donc quand même m'y retrouver, connaissant bien le déroulement de la Vigile Pascale. J'arrive à me joindre aux chants de l'assemblée (sauf pour les paroles !) notamment au moment de l'Alléluia pascal et quand s'élève, en arabe, le chant sur la musique de « **à Toi la gloire, ô Ressuscité ...** »

Quand le prêtre commence son Homélie par une triple et joyeuse affirmation « El Messir cam ! » et que toute l'assemblée lui répond vigoureusement: « el cam cam », j'en déduis que cela veut sûrement dire « **Christ est ressuscité, Il est vraiment ressuscité !** »

La messe se continue dans un climat fervent et joyeux ; mon voisin me partage la Paix du Christ (salam el Messir) et à la fin ma voisine se tourne vers moi et me dit, avec un grand sourire, « El Messir cam ... » j'avoue être un peu surpris et je ne lui réponds que par un sourire.

Après les annonces habituelles et l'envoi dans « la Paix du Christ, alléluia, alléluia » (en arabe mais sur la mélodie grégorienne), nous nous dirigeons vers la sortie où nous attend une distribution gratuite d'œufs en chocolat... Tout à coup on me frappe sur l'épaule, je me retourne, et une vieille dame arabe me dit à nouveau « **El Messir cam!** » et naturellement je lui réponds : « el cam cam ».

Oui, ce soir j'ai vraiment vécu cette parole de Paul : « *il n'y a plus ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre mais tous vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus* » *Gal 3, 28.* et j'ai vraiment découvert cette Eglise une, sainte et universelle que l'on proclame dans le Credo.

EH

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET L'AUTORITÉ

Dans son tout récent ouvrage intitulé *De quelques aspects de l'Église* (Paris, Desclée de Brouwer, 2011), le théologien jésuite Bernard Sesboué consacre un chapitre très documenté à l'autorité dans l'Église catholique [romaine]. Nous ne saurions taire notre dette à l'égard de cet auteur dans ce court article. Il écrit que trois dimensions sont attestées dans l'organisation de l'Église primitive : **la dimension personnelle de la présidence épiscopale, la dimension collégiale et la dimension communautaire**. Le déséquilibre catholique actuel tient à la prépondérance de la présidence épiscopale sur les autres dimensions.

La dimension communautaire est première dans l'ecclésiologie néotestamentaire : l'Église est l'assemblée des saints, qui rassemble juifs et païens dans un unique peuple réconcilié qui est le corps du Christ. Pour Cyprien de Carthage, l'évêque ne fait qu'un avec son peuple, la communauté joue un rôle dans le choix de son évêque et le lien qui unit l'évêque avec sa communauté continue à s'exercer pour la gestion des affaires de l'Église. Par ailleurs, le sens de la foi qui habite les fidèles a toujours été reconnu pour infaillible, car l'Évangile est porté par un peuple : « *La collectivité des fidèles, ayant l'onction qui vient du Saint, déclare le concile Vatican II, ne peut se tromper dans la foi ; ce don particulier qu'elle possède, elle le manifeste par le moyen du sens surnaturel de foi qui est celui du peuple tout entier, lorsque, "des évêques jusqu'aux derniers des fidèles laïcs" (Augustin d'Hippone), elle apporte aux vérités concernant la foi et les mœurs un consentement universel.* ». (*Constitution dogmatique sur l'Église*, n° 12). La réception est le lent processus par lequel le peuple chrétien fait sien un enseignement proclamé par l'Église. Si aujourd'hui cette dimension communautaire n'est pas suffisamment honorée au niveau de l'Église universelle, elle est vécue significativement dans les diocèses français à travers les synodes diocésains qui expriment la participation de toute la communauté à la gestion des affaires de l'Église, et le sens de la foi de la communauté diocésaine.

La dimension collégiale est évidente dans l'Écriture : le ministère apostolique n'est jamais solitaire. Historiquement, elle est d'abord mise en œuvre par la synodalité, c'est-à-dire la réunion d'évêques d'une même région pour régler les problèmes de foi ou de discipline qui dépassent un diocèse, puis par le Concile œcuménique, ainsi que par le fonctionnement des patriarchats pour éviter les forces centrifuges et régler les problèmes d'une région. Elle est redécouverte à Vatican II : certes, l'évêque préside à une Église particulière, mais en tant que membre du collège des évêques, il est aussi tenu, dit le Concile, « *à cette sollicitude qui est, pour l'Église universelle, éminemment profitable, même si elle ne s'exerce pas par un acte de juridiction.* » (*Constitution dogmatique sur l'Église*, n° 23) Désormais la collégialité fonctionne principalement à travers les conférences épiscopales : celles-ci, après avoir travaillé avec bonheur au lendemain du Concile, ont par la suite été accusées de porter ombrage à la Curie romaine et d'empiéter sur la responsabilité de chaque évêque. Elles ont donné lieu à des fédérations continentales sur quatre continents : le *Conseil des conférences épiscopales européennes* (CCEE), le *Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar* (SCEAM), le *Conseil épiscopal latino-américain* (CELAM), et la *Federation of Asian Bishops'conferences* (FABC). La collégialité s'exerce aussi par le synode triennal des évêques : celui-ci, réuni à l'initiative du pape, formé d'évêques élus par les conférences épiscopales, de membres de droit et de membres nommés par le pape, avec une forte représentation de la Curie, fonctionne, mais il est grandement neutralisé et l'opinion publique ne s'y intéresse plus. En somme, si la conversion doctrinale de l'Église catholique à la collégialité et à la synodalité est acquise, elle n'est pas vraiment passée dans les faits, raison de la tendance centralisatrice et monarchique de l'Église catholique, entretenue par la Curie romaine.

La dimension présidentielle fonctionne à tous les niveaux de l'Église catholique : le curé dans sa paroisse, l'évêque dans son diocèse, le pape dans l'Église de Rome. Elle est attestée dans le Nouveau Testament par les rôles de Jacques dans l'Église de Jérusalem, de Paul à l'égard des Églises qu'il a fondées et de Pierre au milieu des Douze. Dans l'Église ancienne, une autorité spéciale est reconnue à l'évêque de Rome, parce qu'il est le gardien des tombeaux de Pierre et de Paul. La primauté de l'évêque de Rome a pour but de maintenir l'unanimité dans la foi et la charité entre les Églises. Mais depuis la rupture de 1054, les deux fonctions de l'évêque de Rome, primat de l'Église universelle et patriarche d'Occident, se sont confondues dans la pratique et les mentalités. En Occident au XV^e siècle, la revendication du principe collégial à dominer le principe de présidence n'a pas été admise. La centralisation de l'Église d'Occident, depuis la réforme grégorienne jusqu'à nos jours, s'est produite pour des raisons de politique générale et ecclésiale, dans un contexte où l'Église devait assurer son autonomie à l'égard des pouvoirs temporels.

Aussi distinguer l'autorité primatiale du pape et son autorité patriarcale, en instituant des patriarcats continentaux, par exemple un d'Europe, un d'Amérique du Nord, un d'Amérique latine, un d'Afrique et un d'Asie, valoriserait le primat de l'évêque de Rome dans sa fonction propre de ministre de l'unité.

Michel CASTRO

Faculté de théologie, Université catholique de Lille.

Le texte qui précède, comme celui qui suit (largement tronqué, faute de place), est emprunté à la revue **Liens Protestants** de Juin 2011, émanation des Eglises Réformées du Nord. (Merci au Rédacteur en Chef de son feu vert...) Son thème central porte sur **l'autorité**. Chaque mois, le thème change et, très fréquemment, le point de vue catholique est sollicité.

D'ailleurs, vous en jugerez, les positions respectives ne s'excluent nullement.

La vocation de l'autorité

On estime souvent que l'autorité a pour mission essentielle d'assurer ou de maintenir l'ordre et donc d'interdire, d'obliger et de sanctionner. L'étymologie met sur une autre piste : autorité dérive du verbe latin *augere*, qui signifie augmenter, accroître, agrandir. L'autorité a pour vocation première d'autoriser, d'ouvrir de nouvelles possibilités. Quand j'appelle « maître » un grand artiste ou un penseur, je ne déclare pas que je suis son esclave ou son domestique, mais qu'il élargit mes horizons et suscite ma créativité.

Dicté à quelqu'un ce qu'il doit croire, penser et faire caractérise une autorité abusive et dictatoriale. (Voltaire se qualifiait de « dictateur » quand il « dictait » une lettre à son secrétaire.). L'autorité spirituelle rend auteur et non copiste. Elle ne contraint pas le croyant à la passivité qui reçoit et répète. **Elle ne le soumet pas à une loi, elle fait de lui un nouvel être appelé à inventer des paroles et des actions. Elle transforme les disciples (ceux qui suivent) en apôtres (des envoyés). La compétence qui sait et le pouvoir qui décide n'ont de légitimité et de noblesse, dans l'Église comme en dehors, que si leur autorité sert à développer la liberté de l'être humain.**

André GOUNELLE

Professeur de théologie systématique
et ancien doyen de la faculté de théologie protestante de Montpellier

(Article paru dans « Réforme » n° 3125 du 28 avril 2005)

Enseigner l'histoire des religions à l'université

J'enseigne depuis dix ans l'histoire du Moyen Âge à l'université. Mes étudiants, qui suivent un cursus d'histoire ou de géographie, sont des jeunes hommes et des jeunes femmes, le plus souvent motivés et intelligents, qui se destinent pour moitié aux carrières de l'enseignement primaire et secondaire, et pour l'autre moitié à d'autres professions - journalisme, administration, métiers des bibliothèques, des archives et du patrimoine. Tous n'ont pas la passion de l'histoire : pour un nombre important d'entre eux, le choix des études universitaires s'est fait par défaut ou par inertie, pour n'avoir pas pu, après le bac, trouver une voie plus professionnelle ou plus spécifique. Mais, quelle que soit leur motivation, l'immense majorité joue le jeu difficile et exigeant de l'université. J'insiste sur ce point car les lacunes et les difficultés qui sont les leurs, et qui sont somme toute assez fréquentes chez la plupart de nos compatriotes, s'avèrent plus difficiles à comprendre, et beaucoup plus handicapantes, chez des jeunes qui font l'investissement de trois années de leur vie - et souvent plus car plusieurs continuent leurs études par deux ans de master - pour décrocher une licence d'histoire.

Car les lacunes existent dans bien des domaines. La maîtrise du français écrit, le repérage des principales villes et régions sur une carte de France, sont souvent très approximatifs. La culture religieuse fait partie de ces domaines rarement maîtrisés par ces étudiants pourtant engagés dans l'approfondissement de la connaissance et de la méthode historiques. Or la pratique de l'histoire du Moyen Âge - un passage obligé pour tous les étudiants en histoire - suppose une grande expérience, voire une intimité, avec le fait religieux. Nul besoin certes d'être croyant pour cela, mais il faut à l'historien médiéviste une certaine familiarité avec le christianisme, ou avec l'islam s'il enseigne, comme c'est aussi mon cas, l'histoire du Moyen Âge oriental. Les textes et les images du Moyen Âge, qui forment la base de notre enseignement et de leurs études (leurs travaux consistent pour l'essentiel en une explication, ou plutôt un véritable décorticage de ces documents), sont pleins d'allusions plus ou moins explicites à la Bible, au Coran, à la vie des saints ou aux doctrines chrétiennes ou musulmanes. Qui plus est, la plupart des textes qui nous sont parvenus ont été écrits par des auteurs religieux, moines ou clercs, dont il s'agit de repérer l'implication dans leur écriture en critiquant celle-ci : critiquer, c'est-à-dire non pas dire du mal de manière systématique, mais faire la part des choses, évaluer la fiabilité ou le parti-pris des documents étudiés.

Car les lacunes existent dans bien des domaines. La maîtrise du français écrit, le repérage des principales villes et régions sur une carte de France, sont souvent très approximatifs. La culture religieuse fait partie de ces domaines rarement maîtrisés par ces étudiants pourtant engagés dans l'approfondissement de la connaissance et de la méthode historiques. Or la pratique de l'histoire du Moyen Âge - un passage obligé pour tous les étudiants en histoire - suppose une grande expérience, voire une intimité, avec le fait religieux. Nul besoin certes d'être croyant pour cela, mais il faut à l'historien médiéviste une certaine familiarité avec le christianisme, ou avec l'islam s'il enseigne, comme c'est aussi mon cas, l'histoire du Moyen Âge oriental. Les textes et les images du Moyen Âge, qui forment la base de notre enseignement et de leurs études (leurs travaux consistent pour l'essentiel en une explication, ou plutôt un véritable décorticage de ces documents), sont pleins d'allusions plus ou moins explicites à la Bible, au Coran, à la vie des saints ou aux doctrines chrétiennes ou musulmanes. Qui plus est, la plupart des textes qui nous sont parvenus ont été écrits par des auteurs religieux, moines ou clercs, dont il s'agit de repérer l'implication dans leur écriture en critiquant celle-ci : critiquer, c'est à dire non pas dire du mal de manière systématique, mais faire la part des choses, évaluer la fiabilité ou le parti-pris des documents étudiés.



Saint Marc écrivant (Evangélaire de Lindisfarne, Angleterre, VIIe siècle

Les difficultés des étudiants face à ces sources ne tiennent pas exactement à une absence de culture : au contraire, les questions religieuses sont parmi celles qui les intéressent le plus, comme s'ils voulaient approfondir un domaine qu'ils savent maîtriser mal et qui pourtant leur semble important. Ils savent souvent des choses sur le christianisme ou l'islam, mais de manière vague, imprécise et monolithique. Je m'explique : leur savoir est vague parce qu'ils connaissent mal le vocabulaire religieux, qui bien qu'il ne constitue pas aujourd'hui une connaissance partagée par tous, reste présent dans une culture commune assez mal définie. Les étudiants n'ignorent pas entièrement le sens des mots « évêque », « saint », « paroisse », « mosquée », ou « mystique », ils savent à peu près ce que veut dire « prier » ou « être sauvé ». Ces mots sont relativement courants, certains sont employés par les médias, dans les cours et dans leur entourage. Et pourtant, bien rares sont ceux qui, en première année, pourraient les définir précisément. Il en est d'ailleurs de même dans d'autres domaines comme l'économie : rares sont les étudiants qui ignorent

totalemt les mots « croissance », « dévaluation » ou « inflation », mais tout aussi rares sont ceux qui sauraient expliquer leur sens ! L'une des exigences de cet enseignement est donc de rappeler sans cesse la définition des mots, y compris les plus simples, ceux qui paraissent les plus évidents. L'enseignement est bien souvent un exercice de répétition : redire les choses permet de faire émerger cette familiarité avec l'objet d'étude sans laquelle aucune compréhension authentique des sociétés passées n'est possible.

Les connaissances de mes étudiants sont par ailleurs monolithiques. Je veux dire par là qu'ils ont tendance à oublier, très paradoxalement pour des étudiants en histoire, la dimension historique des religions. Le christianisme du VIII^e siècle n'est pas semblable à celui d'aujourd'hui. Comme tout phénomène humain, les religions ont une histoire. Prier n'a pas le même sens pour un chrétien de 850, de 1400 et de 2011 ; ce n'est pas la même activité dans l'islam des premiers temps et dans celui que l'on pratique aujourd'hui. Un évêque en 540 est un personnage bien différent d'un évêque catholique d'aujourd'hui. La Bible elle-même n'est pas tout à fait la même, et le Coran aussi a une histoire. C'est là une chose difficile à admettre car les religions aiment à renvoyer à leurs fidèles comme à l'extérieur une image d'immobilité, la fiction d'une tradition inchangée, transmise sans variations de génération en génération. Or pour bien des étudiants, surtout les plus étrangers à l'univers religieux, l'image typique du christianisme est le catholicisme des années 1950, qui représente à leurs yeux, de manière déformée et mal comprise, le « christianisme d'autrefois ». Or rien ne serait plus faux que de croire qu'il y eut un catholicisme d'avant Vatican II, monobloc et immuable depuis saint Paul jusqu'à 1965, et un nouveau catholicisme radicalement différent. C'est là une illusion qui encourage à la fois les intégrismes et les déracinements.

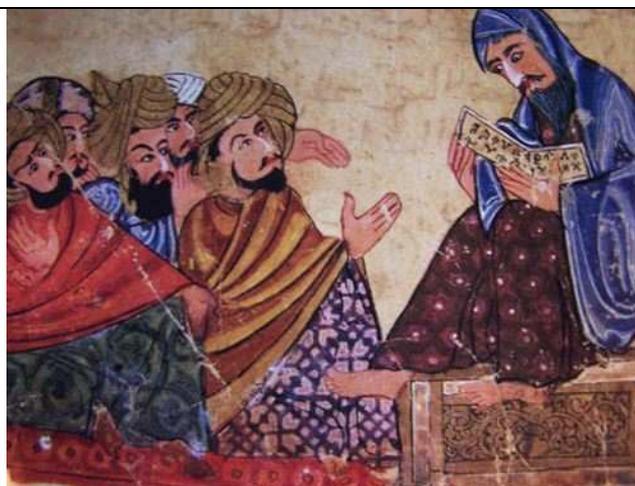
J'ai face à moi de jeunes adultes soucieux de réussir leurs études et leur vie et d'agir dans le monde d'aujourd'hui. Certains ont des engagements forts - politiques, associatifs, syndicaux, religieux. Je connais certains de ces choix, j'en parle parfois avec eux, mais je ne les connais pas tous. L'engagement religieux en particulier reste souvent secret : sans être consciemment caché, il est très souvent vécu comme relevant d'abord du domaine de l'intime. C'est pourquoi il est très difficile de parler de sa religion à l'université : car de religion, en général et en particulier, on en parle sans cesse quand on fait de l'histoire.

Pour ma part, j'ai choisi de ne pas exprimer clairement et fermement mon appartenance et ma foi catholiques : si on me pose la question, je n'en fais pas mystère, mais je ne l'affiche pas volontairement. C'est là un choix qui répond à la laïcité des lieux, mais c'est aussi, je dois bien l'avouer, une question de crédibilité : le soupçon pèse toujours un peu sur le croyant, dont on craint le prosélytisme et le discours déformant. Est-ce fuite ou lâcheté de ma part ? Sans doute un peu, car l'enseignant universitaire n'est pas tenu de par son statut au même devoir de réserve que l'enseignant du primaire ou du secondaire publics. Taire ma foi n'est donc pas une obligation pour moi : c'est plutôt une facilité, un moyen d'éviter les tensions et surtout les incompréhensions. Ajoutons qu'il me semble bon de garder une distance avec les étudiants, avec qui on peut très souvent causer sur un pied d'égalité, et de ne pas ouvrir devant eux certaines portes. Je suis en cela un chrétien de mon temps, marqué comme eux par cette conception moderne du religieux, qui relèverait surtout de l'intériorité : et pourtant, comme historien, je sais que c'est là une vision assez neuve, peu fréquente dans l'histoire des religions.

Mais taire sa foi est sans doute plus facile quand on enseigne les mathématiques que quand on enseigne l'histoire. Il est difficile, dès lors que l'on aborde certains thèmes - la personnalité de François d'Assise, l'Inquisition, les Croisades - de taire ses admirations et ses antipathies. Ce serait d'ailleurs une erreur : les étudiants aiment qu'on leur parle vrai. Mais parler vrai en historien, c'est essayer d'entrer dans la mentalité des hommes d'une époque. Face au pamphlet violemment antijuif d'un évêque du IX^e siècle, l'exercice est donc à la fois passionnant et périlleux : il va falloir expliquer aux étudiants comment un tel texte a pu être écrit, ce qu'il signifiait et comment il s'inscrivait dans les mentalités du temps et du milieu de l'auteur, reconstituer le contexte et en exposer les non-dits, sans pour autant en épouser le point de vue et en se positionnant fermement face à ce discours : dire tout en nuances, sans pour autant être ni paraître tiède, à ses propres yeux comme à ceux de son auditoire.

Exercice de vérité, de discrétion et d'équilibre, l'enseignement de l'histoire des religions est une activité passionnante. J'ai pu ainsi cette année exposer longuement ce que l'on sait, ce que l'on suppose, ce que l'on pense, mais pas ce que l'on croit, de la vie de Mahomet et de la naissance en Arabie de cette nouvelle religion qu'on appelle l'islam, expliquer comment et grâce à quels documents on sait tout cela, montrer comment ce savoir a pu se constituer, entrer profondément dans ces textes et les critiquer finement. Ce fut toujours passionnant, mais comment parler de manière crédible d'une religion qui n'est pas la sienne sans s'arrêter à la porte de l'intime ? Et dans ce cas, comment ne pas étendre cette règle à sa propre foi ? Enseigner l'histoire des religions, c'est tout autre chose qu'enseigner la théologie.

Alban Gautier.



Socrate enseignant
(enluminure arabe du
XIII^e siècle, musée de
Topkapi, Istanbul)

Mon Dieu, je ne vous aime pas...

*Mon Dieu, je ne vous aime pas, je ne le désire même pas, je m'ennuie avec vous
Peut-être même que je ne crois pas en vous.*

Mais regardez-moi en passant.

*Abritez-vous un moment dans mon âme, mettez-la en ordre d'un souffle,
sans en avoir l'air, sans rien me dire.*

Si vous avez envie que je croie en vous, apportez-moi la foi.

Si vous avez envie que je vous aime, apportez-moi l'amour.

Moi, je n'en ai pas et je n'y peux rien.

Je vous donne ce que j'ai : ma faiblesse, ma douleur.

Et cette tendresse qui me tourmente et que vous voyez bien...

Et ce désespoir... Et cette honte affolée...

Mon mal, rien que mon mal...

C'est tout !

Et mon espérance !

*Quelquefois aussi, je me présente à Dieu comme une porteuse de peine chargée
de tous les fardeaux du voisinage et je lui dis :*

« Ne faites pas attention à moi. Je ne peux pas vous plaire.

**Regardez seulement les souffrances que je vous apporte
comme un pauvre commissionnaire qui vient de la part des autres :**

**Voici le mal de mon père, voilà celui de mon ami,
celui de tel ou de tel autre... »**

Vous voilà, mon Dieu. Vous me cherchiez ?

Que me voulez-vous ? Je n'ai rien à vous donner.

*Depuis notre dernière rencontre,
je n'ai rien mis de côté pour vous.*

Rien... pas une bonne action. J'étais trop lasse.

Rien... Pas une bonne parole. J'étais trop triste.

Rien que le dégoût de vivre, l'ennui, la stérilité.

- Donne !

*- La hâte, chaque jour, de voir la journée finie, sans servir à rien ;
le désir de repos loin du devoir et des œuvres,
le détachement du bien à faire, le dégoût de vous, ô mon Dieu !*

- Donne !

*- La torpeur de l'âme, le remords de ma mollesse
et la mollesse plus forte que le remords...*

- Donne !

*- Le besoin d'être heureuse, la tendresse qui brise,
La douleur d'être moi sans recours.*

- Donne !

- Des troubles, des épouvantes, des doutes...

- Donne !

*- Seigneur ! Voilà que, comme un chiffonnier,
Vous allez ramassant des déchets, des immondices.*

Qu'en voulez-vous faire, Seigneur ?

- Le Royaume des Cieux.

Pentecôte :

Pentecôte, merveille de l'Esprit qui descend sur les apôtres, sur le Peuple de Dieu, flamme d'amour, souffle de Vie eau jaillissante... et qui en fait des témoins de la Bonne Nouvelle, prêts à donner toute leur vie pour le Royaume...

Mais sommes-nous toujours ouverts à l'action de l'Esprit ? Ne nous arrive-t-il pas de regarder avec envie ces frères et sœurs en Christ qui rayonnent de foi et de joie, alors que nous-mêmes traînons lourdement les pieds sous un fardeau de tristesse ou d'apathie ?

A ceux ou celles qui sont dans ce cas, je dédie cette prière de la poétesse

Marie-Noëlle, qui m'a été plus d'une fois d'un grand réconfort.

MCL

Marie-Noëlle

Notes intimes prière d'un pauvre.

Lu pour vous récemment

Evêque, une mission sous pression, un métier difficile (La Croix (5 Avril 2011))

L'exercice du ministère épiscopal n'est pas mission aisée, c'est ce que montre l'article de A-B. Hoffner à travers l'énumération (non exhaustive) des difficultés rencontrées par nos évêques dans leurs diocèses respectifs, du fait de la raréfaction des prêtres, de la baisse du bénévolat des laïcs... de la répartition des tâches, d'une méfiance vis-à-vis de la co-responsabilité, de la nécessité de navigation entre les diverses sensibilités des cathos, etc...

Ces difficultés, Mgr Joseph Doré les évoque aussi dans son livre ; elles sont la source de sa profonde fatigue qui va l'obliger à démissionner de sa fonction d'archevêque de Strasbourg, malgré le bonheur que celle-ci lui apportait. C'est le témoignage d'un pasteur, de sa vie toute donnée « à cause de Jésus ». Un livre remarquable : l'auteur y retrace son chemin spirituel et nous y invite ! On ne peut que recommander sa lecture tonique !

A cause de Jésus ! Pourquoi je suis demeuré chrétien et reste catholique.

Monseigneur Joseph Doré (Plon avril 2011)

C'est d'abord le témoignage de vie d'un jeune vendéen, né en 1936, qui fit un service militaire de 30 mois, en partie en Algérie, et qui choisit d'être prêtre. Séminaire de Nantes, prêtre sulpicien Institut catholique de Paris, Rome, Allemagne (bénéficie des cours de Joseph Ratzinger), puis professeur au Séminaire de Nantes, puis au Séminaire des Carmes (il y vit Mai 68 : la chienlit...), il enseigne la christologie, puis la théologie des religions ; doyen de la faculté de théologie de l'Institut catholique, il crée l'Institut des Arts sacrés...

C'est à ce théologien de renommée internationale qu'il est demandé, en 1997, de devenir archevêque de Strasbourg... Forte hésitation avant d'accepter : homme de recherche (« le grand réexamen du « dossier Jésus »), il craint ne pas être fait pour le terrain... Il rencontrera bien des oppositions... pour ne pas être Alsacien, pour être trop conciliaire..., ou trop souple avec les « tradis »... il va affronter maints problèmes, dont celui du nécessaire remplacement de clercs par des laïcs à des postes et à des responsabilités précédemment assumées par le clergé (rémunéré par l'Etat en régime concordataire)... En vérité, il va tant s'impliquer avec bonheur et joie, souligne-t-il qu'il va y laisser sa santé ; et avec grand regret, épuisé, il jugera qu'il lui faut démissionner (2006).

Mgr Doré est bien conscient des difficultés que rencontre aujourd'hui la foi chrétienne, et de la crise institutionnelle sans précédent que traverse le catholicisme (notamment français), analysant sans concession les conditions de la foi aujourd'hui. Il aborde « les questions qui fâchent » : contraception, sexualité, accueil des divorcés, des remariés, les début et fin de vie, regrettant l'excès de juridisme de l'institution Eglise, qu'il aime profondément, mais à qui il rappelle les paroles de Jésus : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie : « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. » En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Mt 9, 12-13

Enfin, Mgr Doré aborde la délicate question de l'avenir de l'Eglise catholique : le souffle nouveau de Vatican II demande qu'on y pratique mises à jour et dépoussiérages... Il reprend les trois grands piliers de la mission d'évêque :

- La mission de sanctifier ou l'importance primordiale de la liturgie : il faut que l'Ecriture soit effectivement proclamée en une langue que tous entendent... Il y a une exigence nouvelle dans le rite ordinaire (NDLR :... et conforter le latin tend à déconsidérer la démarche de Vatican II)

- La mission de gouvernement ou comment faire avancer la collégialité : les Pères du Concile n'ont cessé de rechercher le consensus. « Hélas, l'après-Concile n'a pas toujours été à la hauteur des espérances. » C'est le moins qu'on puisse dire !!! « Au bout du compte, plus de 45 ans après la fin du Concile, la question de la collégialité n'a quère avancé » (NDLR : Hélas, pas plus à Rome que dans les diocèses, que dans les paroisses (co-responsabilité), d'autant plus que les laïcs sont bien rares dans ces instances.)

« Il est temps de revenir à l'esprit de Vatican II »

- La mission d'enseignement ou la communication de la foi : malgré d'énormes efforts, peu de signe d'engagement des jeunes générations dans la vie chrétienne et la vie ecclésiale...

Prudemment sur ce terrain miné, Mgr Doré « s'interroge »... (depuis, Mgr Morris, en Australie, plus affirmatif, vient de sauter !...): il évoque l'ordination d'hommes mariés... et de femmes ! Au temps de Jésus, le monde grec et romain était androcentré ; aussi le fait que Jésus n'ait pas fait figurer de femme parmi les Douze ne suffit-il pas à régler la question aujourd'hui. Ne devons-nous pas sortir de l'androcentrisme de la même façon que nous sommes sortis, grâce à Galilée, du géocentrisme ? On pourrait donc ordonner des femmes... si les communautés chrétiennes y étaient prêtes... mais, soyons conscients, est-ce bien le cas ???... yl

LES BONS LIVRES :

Du **Groupe des Dombes**, (vingt catholiques et vingt protestants), vient de paraître un document, commencé il y a cinq ans :

« Vous donc, priez ainsi »

Le Notre Père, itinéraire pour la conversion des Eglises

(Bayard Théologie, 15,50 €).

Le sujet n'est pas un point de controverse entre les Eglises, comme dans les documents précédents (eucharistie, ministères, papauté, Marie, autorité doctrinale dans l'Eglise...), mais une prière commune à tous les chrétiens, dont il s'agit de dégager les implications œcuméniques

*

Nouvelle édition de la T.O.B.

Traduction Oecuménique de la Bible

(Editions du Cerf, 65 €)

Elle est sortie en Novembre 2010 et intègre six livres deutérocanoniques orthodoxes, qui précédemment étaient considérés par les Catholiques et les Protestants comme des Apocryphes : 3 *Esdras*, 4 *Esdras*, 3 *Maccabées*, 4 *Maccabées*, la *Prière de Manassé*, le *Psaume 151* que l'on a trouvé à Qumrân. Cette Bible est ainsi enrichie par le fruit du travail commun des trois principales Eglises, *remarque amusée étant faite* que, demain (?), lorsque les sans-papiers éthiopiens chrétiens se seront établis en France..., il faudra sans doute ajouter dans la T.O.B. le livre de *Hénoch*, dit « éthiopien » et le livre des *Jubilés*... Car chacun de ces livres est certes inspiré, mais à des degrés différents... (Cf. revue *Unité des Chrétiens* n°161, janvier 2011.)

Les responsables des Eglises chrétiennes en France ont célébré le 23 janvier 2011 cette parution de la T.O.B. rendue possible grâce à une coopération accrue des spécialistes orthodoxes.

Sans oublier les années noires de la discorde... nous pouvons rendre grâce aujourd'hui pour les pionniers qui n'ont pas désespéré. Certes les défis œcuméniques nouveaux se présentent à nous, les obstacles ne manquent pas... Mais la grande aventure de la T.O.B. vient nous rappeler que l'unité des chrétiens avance pas à pas, envers et contre tout

*

Association œcuménique

« Bible et Culture »

L'Assemblée Générale de l'association aura lieu le vendredi 10 juin, 20h à Valenciennes, 7, rue Ferrand.

Les réunions du Groupe œcuménique de l'an prochain devraient avoir lieu les :

23 septembre, 14 octobre
25 novembre, 16 décembre (*Noël ensemble*)
27 janvier 2012 17 février
23 mars 13 avril,
25 mai 15 juin.

ZeBible

Un projet biblique pour les jeunes

(Bibli'o, 26,50 €)

Le site de www.zebible.com donne beaucoup de détails sur cette « Bible pour jeunes » que vient de sortir l'Alliance Biblique française. C'est une œuvre œcuménique de 2350 pages, à multiples entrées, avec des annexes synthétiques très bien faites, rendant aisées les études par thèmes, les recherches... Les livres sont bien présentés : dans la large marge, on trouve des résumés, précisant la « pointe » de chaque chapitre. Pour moi cette Bible n'est pas que pour les jeunes : elle convient autant aux animateurs aînés qu'aux jeunes. Personnellement, j'ai pris grand plaisir à la feuilleter, à découvrir ses annexes : je l'ai achetée, je suis sûr que j'en aurai l'usage. :

*« Cette édition complète de la Bible propose aux jeunes une **pédagogie innovante et originale**. De multiples portes d'entrée permettent au connaisseur ou au néophyte, croyant ou non, d'organiser son propre parcours, au gré de ses questionnements et de ses centres d'intérêt. En plus des **3400 notices explicatives** au fil du texte, ZeBible comprend plus de **180 pages d'aides de lecture** : introductions, programmes de lecture, parcours thématiques, cartes et index. Le jeune peut aussi rejoindre une communauté de lecteurs sur le site www.zebible.com*

Parmi les organismes partenaires de ce bel ouvrage œcuménique rédigé en français courant, citons l'Aumônerie catholique de l'Enseignement public, et les Scouts et Guides de France.

Leur conclusion :

« Au bout de six ans, l'énergie reste intacte : la communion dans le respect de la diversité, l'enrichissement mutuel, le plaisir évident de travailler ensemble et la persévérance de l'équipe étonnent son entourage »

*

La BIBLE, patrimoine de l'humanité

Cette exposition biblique itinérante, que l'Association Bible et Culture avait fait venir à Valenciennes en janvier-février 1999 a été refondue. Outil de culture populaire et non confessionnel, l'exposition est accessible à un large public, connaisseur ou néophyte, croyant ou non. (sur 400 m²). Scénographie originale et pédagogie interactive faisant largement appel aux ressources multimédias : www.alliancebiblique.fr